

Colosse aux pieds d'argile

La pandémie nous rappelle combien la civilisation industrielle est un colosse aux pieds d'argile. Entretien avec Gauthier Chapelle, biologiste de formation et pionnier dans l'étude d'un possible effondrement de nos sociétés.



←
GAUTHIER
CHAPELLE

INTERVIEW

Propos recueillis par Vanessa Della Piana et Pontien Kabongo

Avec d'autres, tu as développé la « collapsologie ». Pourrais-tu nous expliquer de quoi il s'agit ?



– Ceux qui ont véritablement lancé la collapsologie, c'est Pablo Servigne et Raphaël Stevens, quand ils ont écrit « *Comment tout peut s'effondrer* » (sorti en 2015). La collapsologie, c'est l'étude de l'effondrement probable de notre civilisation. Quand on dit de « notre civilisation », il faudrait la définir. C'est la civilisation thermo-industrielle dominante du 20^e et 21^e siècles,

en sachant bien qu'il y a d'autres civilisations qui essayent péniblement de survivre à côté du rouleau compresseur de la civilisation thermo-industrielle. La collapsologie est basée sur une observation des signaux des limites de notre système-terre et de notre système-monde. Donc, à la fois sur ce qu'on fait peser sur la terre (climat, biodiversité, etc) mais aussi sur les limites du système humain (avec les inégalités qui continuent à monter en flèche, etc). Nous sommes dans la quasi-certitude qu'à un moment donné, ce système, qui n'est pas tenable, va muter vers autre chose de façon brutale. On a mis un mot sur cette idée : l'effondrement. Il a l'avantage de secouer les consciences, de faire réfléchir. Mais on n'est pas des *Madame Soleil*, on ne sait pas comment ça va se passer. Il est plus probable que ce soit une succession de petits effondrements.

Ce qui nous ramène à la question de ce qui se passe à l'heure actuelle avec la pandémie. Quand nous parlons d'effondrement, nous parlons de la fin d'un monde et pas de la fin du monde. Si l'extinction de

« On a intérêt à revenir à une culture où on serait conscient d'être une espèce vivante parmi les autres »

l'espèce humaine n'est maintenant plus totalement à exclure (depuis la bombe atomique), ce n'est pas ce qui nous paraît le plus probable. Par contre, un « effondrement de civilisation », oui. On se réfère à une définition qu'en a donnée Yves Cochet, ancien ministre de l'environnement en France : quand une société est privée de tous ses services de base, que ceux-ci ne sont plus encadrés par l'État, il y a alors un effondrement de la façon de fonctionner de la société. Sachant que les effondrements sont emboîtés : un simple effondrement financier peut se répercuter sur l'économique, le social, le politique. Tout ça sur fond d'effondrement écologique. Tous ces effondrements sont liés, interdépendants. La grande question, c'est : par où ça va démarrer ?

Est-ce que tu avais vu venir cette pandémie et ses conséquences ? Était-ce prévisible pour un collapsologue ?

– Honnêtement, c'était identifié dans les possibles, mais on ne l'a pas vu venir. Dans l'ouvrage « *Comment tout peut s'effondrer* », plusieurs passages sont consacrés aux pandémies et à leurs possibles conséquences. Notamment, le grippage du système économique. On imaginait plutôt à ce moment-là un grippage passif, c'est-à-dire une conséquence du nombre de malades et donc des rouages qui commencent à se bloquer. Ici, c'est un grippage actif : ce sont les gouvernements, et à raison d'ailleurs, qui ont décidé de bloquer la machine économique parce qu'elle-même était propagatrice du virus. Ce blocage

volontaire a eu un rôle pédagogique : nous montrer à quel point nous étions interdépendants du reste du monde, singulièrement dans certains secteurs où on préférerait ne pas l'être (les fonctions médicales, par exemple). C'était un révélateur très puissant de ce qui allait et de ce qui n'allait pas. Par exemple, avoir laissé tomber les services d'aide à la personne, les avoir inscrits de plus en plus dans une logique de compétition et d'économisme a provoqué leur délabrement. En même temps, cet épisode a montré que, face à des crises, les gens se retroussent les manches ; notamment, les secteurs d'aide ont pallié à la fois une certaine impréparation mais surtout un délitement avancé des services de soin de santé.

Selon toi, ce que nous traversons avec la pandémie, est-ce une « crise » « sanitaire » ?

– Il y a deux mots. Tout d'abord, **une crise**, c'est un passage. Après on s'en remet. Or, les collapsologues ne sont pas les seuls à le dire : l'après-Covid ne sera pas l'avant-Covid. Des tas de choses vont changer, pour le meilleur et pour le pire d'ailleurs. Dès lors, il y a lieu de se demander si la pandémie serait comme une première marche de l'effondrement, de la mutation rapide de la civilisation thermo-industrielle. Les retombées économiques sont importantes et, comme d'habitude, ce sont les plus faibles qui vont en pâtir le plus. On voit qu'une partie des plus riches est encore une fois en train d'en tirer profit. Je pense aux GAFAM (pour **G**oogle, **A**pple, **F**acebook, **A**mazon et **M**icrosoft, l'acronyme des géants du Web) avec l'explosion de l'électronique, qui se portent bien. Pour moi, **c'est plus qu'une crise**.

Le deuxième mot, « sanitaire ». Ce n'est pas une crise uniquement « sanitaire » : elle a des conséquences économiques et révélatrices de tout ce qui ne va pas. Et, je le rappelle, sur fond d'une crise climatique beaucoup plus profonde et qui aura des conséquences beaucoup plus importantes. La crise climatique n'a pas disparu du tout : à peine a-t-on commencé à déconfiner qu'on a remis le pied sur l'accélérateur de la civilisation thermo-industrielle, avec les combustibles fossiles, l'aviation, etc. Le petit gain qu'on avait pu constater en faveur du climat est déjà en train d'être balayé.

Sans changement radical de choix de société, ce genre de pandémies est-il appelé à se multiplier ?

– Ce qui est clair, c'est que cette maladie vient d'espèces sauvages sorties d'écosystèmes qui, jusqu'à présent, étaient plus ou moins protégés. Cela fait longtemps qu'ils sont mis sous pression. La pression continue ! On ne voit absolument pas la pression se relâcher, malgré quelques efforts de protection. La tendance lourde continue d'être la dégradation des écosystèmes. Ce qui nous met de plus en plus en contact avec ce genre de maladies. Ces constats appellent clairement à un autre rapport à la nature. C'est un des dérèglements majeurs de notre civilisation : s'être imaginé hors-sol, coupé de ses rapports avec le reste du vivant alors que nous sommes une espèce vivante parmi les vivants. Certes avec nos spécificités, mais complètement interdépendants des autres espèces. Le rapport à la nature est complètement à revoir. On a intérêt à réaliser qu'on ne se sauvera que toutes les espèces ensemble ou qu'on ne se sauvera pas. En plus, l'humain est bien plus vulnérable (en tant qu'espèce et en tant que civilisation) que le reste du vivant en règle générale (même si des milliers d'espèces disparaissent chaque année). Autre enseignement du Covid : dès qu'on se calme un peu sur le front de notre manière de vivre, le vivant redémarre !

Certains évoquent l'idée d'une fin du monde capitaliste grâce au coronavirus. Qu'en penses-tu ?

– J'espère qu'on pourra distinguer « économie mondialisée » et « capitalisme ». La fin du capitalisme, ça me plairait bien : c'est ce système qui porte la responsabilité principale. Malheureusement, pour l'instant, il tient bon. Nous sommes souvent surpris et consternés de constater la résilience du système capitaliste qui, régulièrement, arrive même à se nourrir des crises, quand il ne les induit pas lui-même. C'est la thèse de Naomi Klein (dans « *La stratégie du choc : la montée d'un capitalisme du désastre* ») : un certain nombre de capitalistes savent qu'en provoquant des crises, ils peuvent en tirer profit, comme c'est le cas aujourd'hui pour les GAFAM (je ne suis pas en train de dire que ce sont eux qui ont fabriqué le Covid, ce n'est pas mon propos). Non, le capitalisme n'est pas mort, en tous cas pas encore. Et je ne crois pas que ce sera le Covid qui l'achèvera... Là où on peut nuancer, c'est que pas mal de personnes ont mesuré les limites du capitalisme. C'est le rôle pédagogique du Covid : le capitalisme est ébranlé dans les têtes.

« Dès qu'on se calme un peu sur le front de notre manière de vivre, le vivant redémarre. »



Même s'il est résilient, comme pour tout système complexe, il y a des « effets de seuil » : passé un certain seuil, le système peut se défaire à une vitesse assez impressionnante. On a vu à l'occasion du Covid à quel point le système était vulnérable : l'économie à flux tendu amène à éviter le stockage parce que ça coûte (stocker des masques, par exemple) ! Or, le stockage, c'est la résilience ! Tout à coup, on est en train de se dire que, au moins pour certaines choses, on va probablement y revenir. Cela va réintroduire un peu de résilience à la fois pour la société et dans le système. Donc, comme d'habitude, ce n'est pas noir ou blanc...

Un point encore plus important : plus une situation devient difficile et se durcit, plus notre réflexe dominant (même s'il n'est pas exclusif) est d'aller vers la collaboration. Dans notre culture, cette affirmation semble contre-intuitive parce qu'on nous a chanté le « chacun pour soi ». Pourtant, on constate que plus une crise est forte et violente, plus ce qui émerge est la collaboration. Dans notre livre, nous lançons un appel : surtout, n'entrons pas dans les crises qui arrivent avec une culture et une croyance en la compétition. Au contraire, retrouvons notre conviction que la coopération fonctionne, qu'on est fait pour ça, ce qui permettra d'amortir beaucoup plus facilement les chocs. Encore une fois, le coronavirus en a été une bonne démonstration : on a vu les réseaux d'entraide se lever pour suppléer, par exemple, au fiasco de la gestion des masques.



« Plus une situation devient difficile et se durcit, plus notre réflexe dominant (même si pas exclusif) est d'aller vers la collaboration ».

Avec tes derniers ouvrages, tu avais l'intention de nous préparer, de nous outiller avant qu'une première « grosse crise » ne se présente... Avec le coronavirus, n'est-il pas déjà trop tard ?

Pour sauver la civilisation thermo-industrielle, je pense, avec d'autres collapsologues, que, de toute façon, c'est trop tard. Mais ce n'est sans doute pas une mauvaise nouvelle : cette civilisation est en train de mettre l'humanité et tout le reste du vivant dans une situation épouvantable, pour ceux qui n'y sont pas déjà... Du coup, nous sommes dans une posture de lucidité : ce qu'on a voulu faire en publiant ces ouvrages, c'est montrer qu'il y a moyen de se préparer à l'effondrement en faisant le deuil de certains aspects qu'on aimait bien dans notre civilisation thermo-industrielle mais qui n'étaient pas nécessairement indispensables. Le Covid nous a aidés à distinguer ce qui était accessoire de l'essentiel. Il a mis en évidence l'importance d'être en relation, ce qui rejoint l'idée que l'entraide est le meilleur antidote non pas pour éviter l'effondrement mais pour bien le vivre (voir « *L'entraide, l'autre loi de la jungle* »). S'il y a bien une urgence, c'est celle de recommencer à faire communauté avec son voisinage, à faire confiance à nos capacités de coopération. Nous vivons dans une culture qui nous a chanté le contraire : que l'homme est un loup pour l'homme, que la loi du plus fort, la compétition, la prédation, etc. sont la norme. Nous avons montré, en compilant des travaux de centaines de nos collègues, que le vivant connaît et pratique autant la collaboration que la compétition depuis qu'il est sur terre. Et que les humains sont parmi les espèces les plus collaboratives.

Pour aller plus loin

Découvrez l'entièreté de l'interview sur le site du Cefoc (en version écrite et audio).
Dans la suite de l'interview :

- les grands principes du vivant qui pourraient nous inspirer pour construire le monde avec et après l'effondrement ;
- comment rester actrice et acteur malgré les chocs en cours et les incertitudes pour l'avenir ;
- une série de propositions concrètes et politiques pour un nouveau cap de civilisation.